

LA POUDRE - ÉPISODE 35 - MELISSA LAVEAUX

LB [00:01:09] Vous qui me suivez un peu, qui connaissez l'émission, vous savez que parfois, je me fais des fixettes musicales. La dernière en date s'appelle Mélissa Laveaux et j'ai eu envie de la partager avec vous. Je suis tombée en amour pour sa guitare électrique, dont elle joue comme une gratte sèche, pour sa voix puissante qui semble toujours à deux doigts de se briser. Et pour ses chants qui parlent d'Haïti, l'île où ses parents sont nés. Vous vous apprêtez à écouter le dernier épisode de la saison 2 de La Poudre. Après, je vous laisserai l'été pour écouter ou réécouter les émissions passées avant de revenir encore plus déterminée à la rentrée. En attendant, je vous laisse avec Mélissa Laveaux, dont la voix et la vision du monde sont déjà un peu un voyage. Avec Mélissa Laveaux, nous avons parlé de vaudou, de colère et de maquillage.

LB [00:02:57] Mélissa Laveaux, vous êtes autrice, compositrice et interprète d'une musique qui ne quitte pas mes oreilles depuis que je vous ai découverte, il y a un peu plus d'un mois. Avant même de savoir quoi que ce soit de vous et des chansons que je fredonne du matin au soir à force de les écouter en boucle, je vous aimais d'amour. Puis j'ai découvert l'histoire de Radio Siwèl, qui est votre troisième et plus récent album, et je vous ai aimée encore plus. J'ai découvert que pour composer ces chants en créole, vous aviez enquêté sur la terre natale de vos parents en Haïti, et ressuscité des comptines traditionnelles, des airs vaudous comme autant de chants de résistance politique. On en reparlera, bien sûr, tout à l'heure, plus en profondeur. Ma théorie, Mélissa, c'est que tout cela, avant même de le savoir, je le sentais et je me demandais si, pour vous, la musique avait une sorte de pouvoir politique et voire même magique.

ML [00:03:54] Oui, la musique pour moi est assez spéciale parce que c'est quelque chose de démocratique. Tout le monde y a accès. On peut faire de la musique avec très peu de moyens, avec une économie très réduite et du coup, elle appartient à tout le monde. Et en cela, c'est assez intéressant parce que dès qu'on a une idée un peu révolutionnaire, en fait, elle se propage beaucoup plus facilement par la musique. Parce que la musique, on la retient, les airs sont affectueux, ça se passe de bouche à oreille, c'est gratuit. Transmettre de la musique, c'est limite gratuit et pour moi, c'est limite politique en soi. C'est un acte militant en soi, de pouvoir proliférer un message, proliférer sa voix et ce qu'on revendique.

LB [00:04:42] Alors Mélissa Laveaux, dans La Poudre on essaie de revenir un peu en arrière pour comprendre comment

se sont construites les femmes qui font l'époque. Donc, on va remonter en arrière ensemble. Vous êtes canadienne, vous êtes née à Montréal, au Québec, mais vous avez grandi à Ottawa, dans l'Ontario. Comment c'était de grandir à Ottawa ?

ML [00:05:00] Ottawa c'est la capitale nationale du Canada. Mais c'est aussi la ville la plus calme. Les gens sont assez... sont assez tranquilles et en même temps, moi je les trouve un peu coquins. Moi, j'ai quand même travaillé au sex shop de la ville. Genre le bon sex shop féministe de la ville mais ça c'est beaucoup plus tard. J'ai pas travaillé là quand j'avais 6 ans par exemple quand on est arrivé à Ottawa. Mes parents se connaissent depuis l'âge de 12 ans. Il y a une dictature. Ils sont partis. Mon père d'abord, il fait venir ma mère à Montréal. Ils sont mariés dix ans plus tard, ils ont eu ma sœur, assez vite. Ma mère a voulu divorcer mon père, parce qu'ils ne s'entendaient plus, même s'ils sont super amis. Ils restent amis et tout. Mais ma mère a eu un cancer quelques années plus tard. Et du coup, mon père est revenu pour s'occuper de ma sœur et en s'occupant de ma sœur il a mis ma mère enceinte encore. Du coup ils se sont remis ensemble. Et du coup, quand... moi j'ai passé deux ans à Montréal parce que mon père ne travaillait jamais à Montréal, il travaillait toujours dans le conseil d'école catholique d'Ontario anglophone et ma mère au Conseil d'école catholique secondaire francophone. Et du coup, ils ont voulu se rejoindre à Toronto, où on a passé que quatre ans parce que les parents ont redivorcé.

LB [00:06:19] Oh lala mais ils ont une histoire incroyable vos parents !

ML [00:06:20] Ils ont une histoire hyper incroyable.

LB [00:06:21] Des personnages romanesques.

ML [00:06:21] Ils sont encore potes et quand on est arrivés à Ottawa à l'âge de 6 ans, mes parents ils ont fait construire une maison. Donc, on a attendu pas mal de temps avant d'emménager dans notre propre maison. Pour mes parents, c'était assez important qu'on soit propriétaires d'une maison, qu'on soit quelque part où on ne pouvait pas être, d'où on ne peut pas être délogés. Vu que mes parents étaient des exilés, des rescapés de la dictature Duvalier. Et du coup, ils ont acheté une maison que, ma mère étant très pieuse, ses amis de l'Église lui disaient toujours "Oui cette maison est un cadeau de Dieu" parce qu'ils l'ont eue pour une mie de pain et tout. À part ça, quand on la regarde la maison c'est une grande maison, elle est assez solide et mon père a beaucoup investi dans cette maison. Mais c'est une maison toute simple, un peu comme des quartiers de banlieue nord-américaine. Tout le monde avait...

Dans le quartier, avait un mûrier devant, tout le monde avait...
C'est vraiment les "Little Boxes" de...

LB [00:07:21] Les petites boîtes.

ML [00:07:22] Ouais ! Quand on parle dans la série "Weeds", la chanson du générique.

LB [00:07:29] Je la vois très bien !

ML [00:07:29] Voilà, c'était un "Little boxes", c'était une petite boîte et... bah grande... et j'ai grandi dedans. J'ai grandi avec mon vélo. Quartier hyper tranquille d'Ottawa du Sud. Pas grand chose, juste mes livres, la télévision, mon vélo. C'étaient les trois gros trucs dans ma jeunesse.

LB [00:07:46] Les trois piliers.

ML [00:07:46] J'ai passé la plupart de ma jeunesse à lire entre 2h et 4h du matin, voire 5h du matin, pour me rendormir et me réveiller à 6h. Et jusqu'à aujourd'hui, je me réveille toujours à 2h du matin, 3h du matin, dans l'attente de quelque chose ou pour lire quelque chose, ou pour envoyer des messages ou pour tirer des cartes, on ne sait jamais. J'ai appris l'année passée que c'est normal parce que c'est "The witching hour" à 2h du matin, entre 2h et 3h du matin. La plupart des gens ils meurent à cette heure-là, s'ils sont dans un coma, s'il sont entre la vie et la mort.

LB [00:08:14] Comment on traduirait en français "Witching hour" ? L'heure de la sorcière ? L'heure de la sorcellerie ou... ?

ML [00:08:16] L'heure de la sorcellerie ouais.

LB [00:08:16] J'adore, je connaissais pas la "Witching hour"...

ML [00:08:25] Ah ouais la "Witching hour" c'est tout un truc, c'est l'heure à laquelle, si on dort bien, c'est l'heure à laquelle notre pouls se ralentit le plus...

LB [00:08:28] Et on s'envole vers un autre monde, j'adore l'idée.

ML [00:08:33] Moi, je me réveille à cette heure-là. Je me réveille pour faire des choses magiques je pense. Et du coup, j'ai gardé ça de mon enfance et j'ai passé mon adolescence aussi un peu comme ça. J'étais très studieuse, j'étais déléguée de classe. J'ai jamais été populaire, jamais été la fille qu'on aime parce que

j'étais dans une école privée, au lycée français d'Ottawa, qui s'appelle Paul Claudel et j'ai jamais été la fille vraiment populaire. Par contre, j'étais la fille sur laquelle tout le monde pouvait dépendre et même les profs. Et quand ça allait mal, tout le monde le remarquait parce que genre, j'étais un peu genre... un peu la colle de certains éléments de la fabrique sociale de ma classe. On appelle ça être le papillon social, "social butterfly". Mais sans être populaire, sans avoir grande notoriété, ou quoi que ce soit, juste camarade de classe, pote de tout le monde. J'ai pas vraiment d'ennemi·e·s et je passe comme ça, en "coasting".

LB [00:09:31] Vous l'avez rappelé en passant, vos parents ont fui la dictature Duvalier en Haïti dans les années 60. Il faut quand même rappeler que c'est un dictateur qui était président à vie jusqu'à sa mort en 71, voilà, qui est connu pour sa carrière d'arrestations arbitraires, de condamnations à mort...

ML [00:09:46] Qui avait enchaîné avec la dictature de son fils...

LB [00:09:48] Voilà, qui a enchaîné avec son fils Jean-Claude Duvalier. Et moi je voulais savoir si cet épisode politique, qui a quand même beaucoup marqué la vie de vos parents et aussi l'histoire de l'île d'Haïti - qui est une île avec une histoire fascinante, qui est quand même le seul pays qui se soit libéré de l'esclavage par lui-même en 1804 - est-ce-que ça, ça vous est transmis dans votre enfance quand vous êtes petite fille, on vous parle de tout ça ?

ML [00:10:11] Oui, quand je suis plus jeune, mon père est fan d'un livre très rare qu'il trouve, qui est vraiment... La couverture est en cuir et il s'appelle "Napoléon noir" c'est sur Toussaint Louverture et je l'ai lu au moins deux-trois fois.

LB [00:10:27] C'est un livre qui parle de cette libération-là ?

ML [00:10:29] Qui parle de la libération d'Haïti. Pour mes parents, c'était super important qu'on sache qu'Haïti avait autant de prestige et qu'on appelait Haïti à l'époque la perle des Antilles. Malheureusement, j'ai appris récemment, il y a quelques années, que la perle des Antilles, c'est un truc que Napoléon appelait Haïti et pour des raisons horribles comme le fait qu'Haïti soit... Bah Hispaniola, l'île d'Hispaniola - parce qu'Haïti c'est la composition de Haïti à l'ouest, et à l'est la République dominicaine - donc Hispaniola, les deux ensemble, qui ne sont pas encore des nations, mais représentaient pas mal d'argent, en fait. Financièrement, c'était le meilleur rendement de toutes les colonies mises ensemble en fait.

LB [00:11:14] Donc on l'a appelée pour ça, pour ces raisons-là, pas parce qu'elle était plus belle ou plus brillante ?

ML [00:11:18] Non, c'était la perle des Antilles parce que ça rapportait pas mal de sous. Et du coup, j'ai toujours eu une sorte de fierté par rapport à ça. Il y a pas mal d'enfants qui sont toujours genre : "Oh, j'aurais tellement voulu grandir Canadienne..." Et je suis comme : Non non non non ! On est bien contents d'être Haïtien·ne·s." Les Haïtien·ne·s et les enfants d'Haïtien·ne·s en général sont hyper fiers d'être Haïtien·ne·s parce que nos parents ils inculquent une fierté du pays. C'est le prestige d'avoir été la première république noire. Et en plus, à chaque fois ils en rajoutent des couches. Parce que t'en apprends de plus en plus au fur à mesure qu'ils comprennent que tu peux mieux comprendre. Du coup, genre : "C'est pas seulement la première république noire, c'est vraiment le fait qu'il fallait se déclarer noir·e pour être haïtien·ne parce que c'était une république noire du coup, genre n'importe qui venait de n'importe quoi, genre c'est le premier pays où les gens doivent se déclarer noirs. Tu te rends compte Mélissa ? Genre aujourd'hui, c'est fou ça ! Blablabla" et puis... Autant mes parents ne sont pas particulièrement historiens, pour eux, ça, c'était vraiment vachement important. Après ça, la dictature, ils en parlent pas du tout. Parce que c'est un... c'est un...

LB [00:12:23] Il y a eu des épisodes terribles qui ont précédé leur exil je crois, des amis à eux qui ont été emprisonnés de façon complètement arbitraire. Ils ont été menacés directement, assassinés.

ML [00:12:34] Il y a des amis qui étaient... Un ami qui était journaliste, qui a été assassiné, assassiné devant sa femme et ses enfants. Son épouse est complètement partie en dépression. Et ma sœur est nommée pour [d'après] cette femme.

LB [00:12:47] Elle a son nom, ah ok.

ML [00:12:48] Et... Elle s'appelle Cassandre. Et mes parents ils en parlent pas beaucoup parce que c'était hyper violent.

LB [00:12:53] C'est un traumatisme.

ML [00:12:55] C'est un énorme traumatisme. Culturellement, je pense que les Haïtien·ne·s ils ont pas vraiment envie de parler de cette période parce que c'est une période où on ne peut pas faire confiance à ses propres voisins en fait, sa propre famille, n'importe qui pouvait vous dénoncer

et de se trouver dans un pays qui normalement est une forte république, avec énormément de richesses, se retrouver à un endroit où les gens il y avait vraiment le début de l'appauvrissement des Haïtien-ne-s et c'était assez dur en fait. C'est dur à voir. Après ça, ma famille n'a pas grandi particulièrement riche ou quoi que ce soit. Je sais juste que ça s'est vraiment senti en fait. C'est marrant parce que y'a pas mal d'histoires. Je pense surtout à l'œuvre de Marie Vieux-Chauvet, une féministe haïtienne qui a écrit "Amour, colère et folie" qui parlait de la dictature mais de manière un peu... Elle a écrit un roman à l'eau de rose entre deux-trois soeurs et tout. Et en fait, c'est marrant de voir comment elle a pu parler d'une dictature à travers un roman à l'eau de rose où tu sens la violence, tu sens la tension entre les lignes quand elle parle de : telle voisine est partie plusieurs jours elle est revenue, elle était ensanglantée. Il y a des trucs qui sont vachement... La littérature de cette époque elle est vachement triste et très belle. C'est l'impression que... C'est un peu la manière dont mes parents ont voulu nous élever ou nous laisser savoir : "Ça, c'était vachement dur, mais on va pas... Ça sert à rien de vous montrer toute la violence", cette discrétion envers les personnes qui ont vraiment souffert.

LB [00:14:26] Ça me fait penser aussi aux chansons de cet album Radio Siwèl, je crois qu'il y a une chanson qui s'appelle "Angelico" où on croit que c'est une petite comptine marrante qui se moque de la femme du gouverneur alors qu'en fait les propos sont extrêmement politiques et je vous ai entendu expliquer que c'est très haïtien en fait comme façon de faire. C'est-à-dire d'utiliser l'humour ou la petite histoire pour porter des choses qui sont beaucoup plus engagées.

ML [00:14:49] Qui sont beaucoup plus graves. Et y a une économie des mots. Il y a tout ce qui va autour de dire : "Ah elle sait pas faire à manger, elle sait pas tenir une maison" qui est assez fort parce que dans la culture haïtienne, la femme elle est... Autant que c'est une culture sexiste comme toutes les autres. Il y a juste du sexisme partout dans le monde. Le patriarcat a atteint toutes les cultures, à part celles qui sont matriarcales, mais...

LB [00:15:18] Il en reste pas beaucoup malheureusement !

ML [00:15:19] Il en reste pas beaucoup ! Mais en Haïti, les femmes haïtiennes ont énormément de pouvoir à la maison et c'est elles qui tiennent et qui détiennent le pouvoir de la maison, c'est elles qui gèrent les économies, c'est elles qui savent qui rentre, qui sort. C'est vraiment des matriarches.

LB [00:15:32] Et votre mère, c'était ce genre de femme ?

ML [00:15:34] Moi, je dirais... Moi je dirais oui. Elle a connu une matriarche, ma grand-mère, qui était aussi une matriarche même malgré elle, qui s'est mariée à 18 ans, qui ne voulait pas se marier. Elle voulait voyager. Son père est mort et du coup ma grand-mère, elle a dû... elle a dû se marier et planter des racines et pondre des enfants et ça l'a déprimée à fond. En tout cas ma grand-mère, elle a... elle a pris ses ailes beaucoup plus tard, mais elle a pris ses ailes éventuellement, elle a fait son voyage à 50 ans.

LB [00:15:58] Génial.

ML [00:15:58] Elle était tranquille. Mais ma mère, je pense qu'elle a appris ça de ma grand-mère, c'est clair. Et j'aurais bien voulu connaître ma grand-mère paternelle parce qu'elle aussi, c'est quelqu'un qui a su élever mon père avec presque aucune économie, de manière hyper autonome. Mon père il a un master et tout dans un autre pays... Je trouve ça absolument fou de... Le truc avec des femmes haïtiennes, c'est qu'elles ont... J'ai horreur du mot résilience. J'ai horreur du mot parce que je trouve que ça, ça nécessite d'avoir énormément de souffrance derrière. Et je trouve que les femmes haïtiennes méritent pas de souffrir plus que ça, ou du tout. Et en fait, les femmes haïtiennes elles sont hyper résilientes et elles arrivent à faire de l'or avec trois fois rien.

LB [00:16:47] Ouais. Et vous parlez de votre papa... Je crois que c'est lui qui vous offre votre première guitare et qui vous initie un peu à la musique quand vous avez 12-13 ans, je crois ?

ML [00:16:55] Oui, on rentre d'Haïti et mon père m'achète ma première guitare en rentrant d'Haïti. J'avais pas vraiment associé l'achat de la première guitare à mon voyage en Haïti parce qu'il y avait un mois de différence je pense, parce que c'était en août que j'ai reçu ma première guitare. Je m'en souviens très très bien. Mais mon père, qui est tellement coquin, il me dit : "Melissa, j'ai trouvé une guitare, écoute, elle était à 30 dollars, mais je l'ai trouvée à 15 dollars au Value Village parce que j'ai flirté avec la caissière. T'as vu ? T'as vu comme ton père il a encore du charme ?" Je n'ai pas envie de savoir ça... Et c'est grande jalousie, grande crise dans la famille parce que ma soeur, elle avait déjà reçu la guitare de ma mère, mais elle n'arrivait pas à la jouer. Ma mère n'arrivait pas à jouer non plus. Et moi, je reçois une nouvelle guitare et elle dit : "Moi j'aurais pu jouer de la guitare si j'avais eu cette guitare-là", et je fais : "mais elle est tout aussi pourrie que l'autre" genre elle est en... Voire plus pourrie, parce qu'elle est complètement warpée, elle est distendue et tout. Enfin, en tout cas, j'ai grandi avec une guitare comme ça et qui a vachement... qui a formé la manière

dont je joue de la guitare en "finger picking" aujourd'hui, parce que c'était une guitare qui...

LB [00:18:03] Ça veut dire quoi un "finger picking" ça veut dire en décomposant les accords c'est ça ?

ML [00:18:08] En décomposant les accords, en arpège. J'utilise jamais le médiator. Et grâce à cette guitare qui était vachement difficile à jouer parce que les cordes étaient tellement détachées du manche que j'étais obligée de vraiment...

LB [00:18:24] Aller les chercher...

ML [00:18:26] Aller les chercher, et du coup c'est devenu mon style de guitare, malgré moi. Donc j'aurais pu... J'aurais pu jouer complètement différemment, j'aurais pu jouer en strumming et tout. Mais j'avais une guitare toute pourrie qui a fait en sorte que je joue aujourd'hui la guitare de la même manière en fait. Et voire, j'espère, un peu améliorée. Mais j'ai commencé avec la guitare espagnole classique. Mon père m'a photocopié des encyclopédies entières de partitions de guitare espagnole et aussi des partitions de reprises de chansons des années 80 romantiques, il y avait les chansons de Lionel Richie et Stevie Wonder.

LB [00:19:05] Ah belle entrée en matière ! (Rires) Vous diriez que vous êtes devenue femme ou que vous êtes née femme ?

ML [00:19:13] Je pense que j'ai choisi d'être femme. J'ai énormément de chance par le fait que c'est beaucoup plus facile d'être femme cisgenre dans le monde dans lequel on est, mais je pense que j'ai vraiment choisi d'être femme. J'ai toujours été fascinée par la féminité parce que je croyais que les femmes étaient beaucoup plus fortes. Direct. Moi j'ai grandi avec ma mère, autonome, qui était pour moi une figure féministe, mais quand même assez ambivalente. Du coup, ma mère est très homophobe, mais en même temps, c'est la première à me dire : "Si tu tombes enceinte t'as un avortement direct". Parce qu'elle ne voulait pas du tout que je fasse de concessions par rapport à mes études. "Tu fais ce que tu veux, d'abord, tu deviens autonome par tes études, par ton économie et après ça, tu fais des enfants." Et ça, c'est quelque chose qui a été vachement répété d'accoucher très jeune. Et moi, j'ai été menstruée très jeune. Du coup, j'ai eu le poids d'être une femme mais à 9 ans !

LB [00:20:13] Oh la la, on n'est tellement pas prêtes à ça quand on a 9 ans.

ML [00:20:14] Non ! Non, c'est très rigolo parce qu'on se moquait, on se moquait avec mes amies des filles qui étaient menstruées genre : "C'est dégueulasse et tout". Parce qu'on apprend aussi d'avoir un dégoût de leurs corps et tout. Et je me souviens quand ça m'est arrivé la première, j'étais en colère ! C'était un déni. Il y a des gens qui font un déni de grossesse, moi j'avais un déni de menstruations. Je sais, c'est arrivé je portais un pyjama flanelle rose. Mais genre super beau rose bonbon. J'étais tellement contente de mon nouveau pyjama.

LB [00:20:43] Comme on peut l'être à 9 ans...

ML [00:20:44] J'étais tellement contente, j'adorais cette couleur. Et je me réveille. Et puis, il y a une énorme tache. Et je me souviens il y avait ma grand-mère, ma mère et ma tante qui étaient avec un crayon qui a scoopé mes culottes, qui l'inspectaient. Ma tante elle est infirmière, elle dit : "Ouais ça c'est du sang". Et ma mère est comme : "Ah ? Déjà ?", et ma grand-mère est comme : "Hmmm faut faire attention.". Et puis... C'est vraiment genre les trois parques. Et moi je suis genre : "Non c'est du caca !".

LB [00:21:12] Oh non !

ML [00:21:12] Et puis je m'enferme dans les toilettes. Et puis je prends un bain et j'ai juste envie de me laver, de me frotter jusqu'à temps que je perde ma peau et c'est tellement un traumatisme d'être menstruée aussi jeune et je suis tellement contente que j'ai fait une formation bah cursus au lycée de sciences parce que du coup j'ai appris, j'en ai appris énormément sur le sang des menstruations. C'est hyper riche, ce que ça peut faire, le mécanisme du corps qui peut créer tous les mois un être, puis qui peut dire : "Non, pas envie". Moi je trouve ça tellement...

LB [00:21:47] On apprend ça au lycée au Canada ? Parce qu'en France, on n'est pas arrivé.e.s à ce stade là (Rires). Ça a l'air chouette.

ML [00:21:53] Ah d'accord, bah c'est une école privée, mais je trouvais ça vachement intéressant. Pour ça, moi, j'étais beaucoup plus intéressée et je voulais d'ailleurs devenir obstét', gynécologue et sage-femme. Au Canada les sages-femmes elles peuvent, elles peuvent accoucher sans être dans un hôpital.

LB [00:22:04] Sans gynécologues, sans docteurs...

ML [00:22:07] Ouais, j'ai pas mal d'ami.e.s qui sont d'ailleurs sages-femmes au Canada encore aujourd'hui. Et je

rêve de genre, si j'ai un enfant de rentrer au Canada 9 mois, de me faire...

LB [00:22:17] D'être prise en charge là-bas...

ML [00:22:20] Ouais ! D'être prise en charge là bas, d'accoucher à la maison, d'être tranquille. Voilà quoi.

LB [00:22:24] Et quand vous dites que vous avez choisi d'être femme, c'est parce qu'il y avait d'abord un rejet quand vous expliquiez cet espèce de dégoût que vous avez eu pour vos menstruations quand elles sont arrivées ? Par la suite, vous avez voulu corriger ça, voulu épouser la féminité avec plus de joie ou... ?

ML [00:22:38] Je trouve que j'ai vraiment... Quand j'ai eu mes règles, justement, je commençais à avoir des formes. Et puis, c'est marrant parce que ce que du coup beaucoup plus tard j'ai beaucoup lu sur le fait que les jeunes filles noires elles développent assez souvent plus tôt en Amérique du Nord. Elles ont leurs règles plus tôt, on les considère comme des objets sexuels beaucoup plus tôt et j'ai lu par rapport à ça, et j'ai lu aussi par rapport à tout ce qu'a pu me nourrir le hip-hop en termes vestimentaires où j'ai pu me cacher. Et pendant très longtemps je me suis cachée, je me suis dit : "Personne n'a besoin de voir mes formes, personne n'a besoin de voir mon corps. Je vais m'habiller en garçonne" et quand je dis que j'ai choisi d'être une femme, c'est quand je me suis dit : "Mais en fait, je fais peur. Et j'aime faire peur. Et faire peur ça donne du pouvoir." La première fois que je me suis dit que les femmes elles avaient du pouvoir, j'ai compris qu'en fait les femmes faisaient peur. Elles faisaient peur aux gens, elles faisaient peur aux hommes beaucoup. Et je me suis dit : "Ok si je veux pas être une personne qui a la trouille, qu'on marche dessus, à qui on manque de respect, je vais faire peur. Et je préfère faire peur par ma féminité." Et c'est là que j'ai choisi d'être une femme.

LB [00:23:40] Mais ça, c'est passé par quoi? Par des accessoires, par la mode ? Ou par des outils un peu visuels ?

ML [00:23:47] Non, je pense que c'est juste comme une acceptation de mon corps.

LB [00:23:50] Une attitude.

ML [00:23:50] Ce qu'il pouvait faire, c'est une attitude. Après ça, genre, moi j'avais pas vraiment les sous pour m'habiller d'une manière ou d'une autre. Et c'est marrant parce que quand je suis venue en France, j'étais tellement contente, du coup je portais que des robes. Les premières années, les

premières trois années je portais que des robes, j'ai pas eu un seul pantalon. Mais rien à voir. Ouais je pense que c'est plus l'attitude, c'est juste je me suis dit que c'était la manière d'avoir plus de pouvoir et que j'avais pas de... entre mes profs, mes oncles, mon père, etc. j'avais aucune preuve que les femmes avaient moins de pouvoir en fait. Je me disais non, à chaque fois, on me prouve que les femmes elles font plus, elles soutiennent plus, elles résistent plus. Et puis un jour, j'arrêtais pas de lire des trucs genre : "Oui, les femmes tolèrent plus la douleur et tout" comme "Je le savais !" Du coup, j'ai choisi, moi, je dis que j'ai choisi d'être une femme autant parce que j'ai accepté ce que mon corps pouvait faire. J'ai accepté le fait que je sois née dans un corps avec des organes génitaux féminins, etc., si quelqu'un veut le savoir (Rires). Mais pour moi, c'est... Ça toujours été quelque chose de cool en fait. Et j'ai pas vu, à partir de ce moment-là, j'ai pas vu autrement, genre : "Ah j'aurais dû être née un garçon." La seule fois où je me suis dit ça, c'était quand je remarquais que mon père aurait vraiment voulu avoir un fils. Et parce qu'il n'avait pas eu de fils, heureusement, en fait, nous, on a eu droit à être un peu garçon manqué quand on était plus jeunes et on n'était pas obligées porter des robes quand on en voulait pas etc. Seulement quand il y avait des fêtes de famille. Mais si... s'il avait eu un fils je pense que ça aurait été mal pour nous et puis il aurait fait une sorte de hiérarchie et tout. Heureusement, il ne l'a pas fait. Ceci dit, mon père aussi a été élevé par une femme seule, donc qui sait...

LB [00:25:45] Respect. Alors, vous nous l'avez dit rapidement, vous avez commencé à vous destiner à une carrière plutôt médicale. Puis vous avez bifurqué vers un master en éthique et société, je crois. Dès cette époque-là, vous commencez à affirmer une conscience politique très forte. Vous faites du bénévolat. Vous militez au sein de groupes LGBT, est-ce qu'il y a des lectures à l'époque qui vous ont donné cette envie-là ? Il y a un livre, quelque chose qui vous a donné envie de militer en fait ?

ML [00:26:09] En fait, j'étais directrice du Centre de ressources des femmes de mon campus universitaire pendant trois ans. Donc, j'organisais, je gérais une bibliothèque - une médiathèque d'ailleurs -, et je dirigeais, j'organisais et je dirigeais la campagne des "Monologues du vagin". Du coup, ça demande à lire Eve Ensler. Mais aussi de lire pas mal de Audre Lorde, donc j'ai beaucoup lu ses livres...

LB [00:26:34] Ah oui Audre Lorde, je voulais qu'on en parle, c'est vraiment quelqu'un qui a été impactant pour vous j'ai l'impression.

ML [00:26:44] Oui définitivement. Audre Lorde, bell hooks... J'ai lu des ouvrages féministes des années 70 assez importants, comme "This bridge called my back", et moi avant même de penser au mot "féminisme intersectionnel" je pensais déjà au féminisme puisque ça n'existait pas. C'était pas aussi répandu que ça sur le campus à l'époque. Moi, j'étais plus sur bell hooks et féminisme noir.

LB [00:27:02] L'afroféminisme.

ML [00:27:03] Afroféminisme... Bah l'afroféminisme, je pense que c'est différent que féminisme noir.

LB [00:27:03] Que "Black feminism".

ML [00:27:03] Que "Black Feminism" aux États-Unis parce que c'est deux différentes histoires, des différences historiques et du coup deux différentes timelines avec différentes actrices. Et du coup, moi étant plus Nord-américaine, j'ai un regard différent sur l'afroféminisme et je me mets à l'écart en fait et je soutiens mes consœurs féministes ici. Mais après ça, je peux pas... Cela fait dix ans que j'habite ici en fait, que j'ai commencé à avoir des revendications en tant que femme noire qui habite ici. Et puis l'entente en femme noire lesbienne qui habite ici depuis longtemps. Mais pour l'instant, je me disais bah donner la place aux femmes qui sont ici depuis le début et qui œuvrent depuis le début et être sur les côtés, écouter et soutenir.

LB [00:27:54] Alors donc une fois diplômée, vous venez de nous le rappeler, vous partez pour Paris, vous avez 23 ans à l'époque. Est-ce que vous vous rappelez de la jeune femme que vous étiez à ce moment-là ? Des rêves que vous aviez surtout ? Comment vous voyiez vous votre futur à ce moment-là ?

ML [00:28:06] Naïve ! Je me voyais complètement naïve, tellement naïve que j'ai pas pris de papiers. Je suis arrivée avec mon passeport, j'ai pas fait de demande de visa...

LB [00:28:14] Passeport canadien comme ça évidemment pas de souci...

ML [00:28:16] Passeport canadien... Et je me suis dit : "Oh bah personne pose de questions". Et en fait, c'est marrant parce que j'avais jamais eu... Enfin c'est un privilège de passeport on m'a jamais posé de questions d'où je venais ou... Parce qu'avec un passeport canadien, on te laisse partir. Chaque fois que j'ai fait mes papiers ou renouvelé ma carte de séjour, on m'a toujours dit : "Rho", on me traite un peu comme un chien et

tout d'un coup, les gens ils se rendent compte que j'ai un passeport canadien, c'est comme : "Ah ! Mais bonjour ! "

LB [00:28:42] C'est moins embêtant d'un coup.

ML [00:28:43] Chaque fois, ça... ça me dégoûte encore plus. Ça me dégoûte des gens. Je suis très naïve. Donc j'ai pas de papiers, je me fais entuber pour le premier appartement où j'habite. Mon premier coloc - je suis en sous-location - et je me rends compte que mon coloc me demande 100€ de plus que l'autre coloc, qui en fait, elle, paye directement à la fille et du coup moi il me demande 470 plutôt que 370. C'était rien à l'époque...

LB [00:29:13] Quand même ça fait une grosse différence.

ML [00:29:14] Et c'est la première fois que quand je suis en France - j'étais tellement dans un truc de retrait, de : "bon, je ne suis pas chez moi et tout" je me sens un peu seule -, la première fois que je gueule et que j'étais là genre comme : "Non je vais appeler mes avocats !" et j'avais pas d'avocat, j'ai juste appelé ma maison de disques. Et j'ai dit : "Je vais appeler mes avocats tu vas voir" et j'ai pas payé les deux derniers mois de loyer. Genre débrouille-toi avec les deux derniers mois de loyer.

LB [00:29:37] Bienvenue en France ! (Rires)

ML [00:29:43] Après ça, je me suis barrée et j'étais tellement en colère, je me suis dit : "Ouais, bienvenue en France". Parce que c'était la première fois que vraiment, je me faisais croquer quoi. On m'avait trompée et j'ai retenu ça comme une leçon, même s'il fallait la réapprendre plusieurs fois. Et j'ai retenu ça comme une leçon, comme : on ne peut pas faire confiance aux gens ici. Les Canadien-ne-s ils gardent leurs portes ouvertes.

LB [00:30:07] Ouais non, ce n'est pas pareil ici. Après oui, vous c'est quand même pour la musique que vous êtes venue en France je crois, vous aviez remporté une bourse Lagardère pour pouvoir produire votre premier album en fait ici. Et donc, la musique était quand même le centre de votre arrivée en France. Mais j'ai lu quelque part que vos parents l'avaient un peu mal vécu, le fait que vous veniez dans le pays en fait dont Haïti avait dû se libérer. Comme une espèce de trahison, en fait.

ML [00:30:32] Bah mes parents ils étaient comme : "Pourquoi est-ce que tu vas payer des impôts en France alors qu'ils nous doivent 21 milliards d'euros ? Je comprends pas Mélissa. Tu viens pour récupérer les 21 milliards d'euros ?"

LB [00:30:42] (Rires) La punchline.

ML [00:30:44] Parce que pour l'auditoire qui ne sait pas ça : Haïti a dû payer une dette pendant plus de 100 ans à la France pour assurer son indépendance. Et du coup mes parents étaient... Déjà, ma mère, elle avait passé un voyage avec sa sœur en France et en Italie. Elle avait détesté la France. Et du coup, à part ma mère, il n'y a personne qui est venu me visiter. Ça fait 10 ans que je suis ici, personne n'est venu me visiter. Et mes parents, ils étaient juste dégoûtés parce qu'ils avaient fait en sorte de construire une vie où on ne pouvait pas nous déraciner, nous déloger parce qu'ils étaient propriétaires d'une maison. Et ils ne comprenaient pas pourquoi je suis partie. En fait, dans les familles haïtiennes tu restes dans ta maison tant que t'as pas de mari en fait. Et puis moi je suis comme : "Je vais pas avoir un mari, c'est clair". Et voilà. Je savais qu'ils allaient pas vraiment approuver ma carrière musicale, vu que c'est pas vraiment pour eux une carrière. Mais mon père me répète régulièrement qu'il est encore temps pour rentrer à l'école de médecine.

LB [00:31:46] Malgré le succès que vous avez eu...

ML [00:31:48] Ouais ! En fait ils ne se rendent pas compte. En fait, ils ne se rendent pas compte, ils ne se rendent pas compte. Je pense que c'est pas qu'ils veulent pas, je pense qu'ils sont pas vraiment sur le web ou ils sont au Canada, donc c'est loin. Au Canada j'ai pas une notoriété énorme à moins qu'on soit au Québec et ils ne se rendent pas compte. La première année, ma mère pensait que je me prostituais et que je me droguais.

LB [00:32:07] Mais non ?

ML [00:32:08] D'où le deuxième album je chante... La chanson titre de cet album c'est "Postman" et du coup, c'est une prostituée qui parle, une travailleuse du sexe qui parle à Dieu, qui est caché, déguisé en facteur, qui lui répète : " T'inquiètes, le royaume des cieux appartient aux misérables". Et je suis genre : "Ah d'accord ! Sympa." C'est mon héritage catholique qui revenait...

LB [00:32:32] (Rires) Qui est encore bien présent...

ML [00:32:32] (Rires) Qui est encore fascinant dans mon écriture. Et du coup, elle explique sa vie. C'est aussi pas mal de questions par rapport à mon arrivée en France. Pourquoi est-ce que mes parents détestaient autant ma carrière de musicienne ? Et pourquoi est-ce qu'ils le voyaient comme un équivalent de se prostituer en fait, d'être dans l'industrie de l'entertainment en fait ? C'est vendre un peu sa chair.

LB [00:32:53] Le divertissement quoi ouais.

ML [00:32:53] Même moi, je me posais la question, même moi je me posais la question vraiment genre combien est-ce que je vends ma chair ? Combien est-ce que je vends... C'est pour ça que le deuxième album c'est énormément de questions identitaires en fait, pas que identitaires racines, mêmes des questions identitaires par rapport à ce que je produis comme travail et ce que j'accepte de faire en public en fait. Et comment est-ce que j'arrive à naviguer ces questions. Donc l'album pour moi est beaucoup plus important que le premier. Le premier c'est vraiment les premières chansons...

LB [00:33:26] Alors, juste pour refaire un petit... Voilà, donc en 2008, vous sortez fin "Camphor and copper", ça veut dire "Le camphre et le cuivre" avec le label No Format avec lequel vous travaillez encore aujourd'hui et donc en 2012 "Dying is a wild night" qui est un titre qui renvoie à un vers d'une autre poétesse américaine, Emily Dickinson. Donc, oui, je voulais vous parler de cet album-là et vous êtes en train de me répondre avant que je vous ai posé la question en fait. Ils sont très personnels et vous répondez un peu à la démarche politique d'Audre Lorde : "Le personnel est politique", c'est-à-dire qu'à travers votre propre vécu, notamment un vécu d'exilée, vous décrivez en fait le monde et vous en dénoncez certains aspects.

ML [00:34:05] Oui, définitivement. Mais je pense aussi que les gens... Je pense que les gens ils s'attendent pas vraiment à m'entendre parler de mon expérience parce que je me souviens, première interview quand je suis arrivée ici, les gens disaient : "Mais tu parles beaucoup d'argent" et genre : "Bah moi j'ai grandi comme autonome, faut vraiment avoir son propre argent et tout" et c'est très mal vu en France de parler d'argent "upfront" surtout avec les maisons de disques, blablaba et moi j'étais comme : "Oui mais qui va le faire pour moi, si moi... ?"

LB [00:34:36] C'est le nerf de la guerre en fait (Rires).

ML [00:34:38] Ouais ! Qui va le faire pour moi, si moi je le fais pas ? Et du coup, les gens ont toujours été un peu surpris que je sois aussi ouverte. Et ma manageuse maintenant que j'ai, Oriana, elle est toujours genre : "Garde un air de mystère autour de toi, quand même un peu !"

LB [00:34:55] (Rires) Très français ça comme conseil !

ML [00:34:55] Et puis moi, je suis genre : "Mais je suis pas mystérieuse, je suis pas mystérieuse, je porte pas de talons

hauts, je ne suis pas... je ne flotte pas." Je suis très, je suis très terre-à-terre, très ancrée. À terme je cherche toujours à m'ancrer. Je pose toujours la question de : "Où est-ce que je suis ? Qu'est-ce qui est autour de moi ? Qu'est-ce que j'entends ? Et du coup, ce premier album était... Ce deuxième album pardon "Dying is a wild night"... Était assez important pour moi pour... pour montrer que je me définis de manière différente par rapport à ce que je vis en fait, ça évolue. Et que pour moi, ce que je vivais en France, c'était que j'étais pas attendue, j'étais pas bienvenue ici. Et ça, ça a vraiment dérangé certain-e-s journalistes, et ma maison de disque était comme : "Ouais on dirait que t'es vraiment en colère contre la France, essaie d'être moins vénère en interview." Et je suis comme : "Mais je suis vénère !" Et je suis tout aussi vénère aujourd'hui. Je suis tout aussi colérique, mais je ne le montre... Je le vis de manière autre parce que je trouve que ma colère elle n'est pas là pour... Si je suis pour être en colère il faut que ce soit une colère productive, il faut que ça m'amène quelque part, il faut que ça me propulse quelque part. Et pour être en colère, juste pour m'assoupir, pour m'auto-détruire, ça ne sert strictement à rien. Et ça donne raison aux gens qui essaient de travailler contre moi. Et ça les justifie, ça les galvanise. Mais ça... Ça ne m'aide en rien, en fait. Et du coup, moi, je garde ma colère, mais je la garde... C'est une colère joyeuse et c'est une colère...

LB [00:36:39] Créative.

ML [00:36:42] C'est une colère créative. C'est une colère qui fait en sorte que je dois me sentir rassasiée. Pas forcément rassasiée non c'est pas vraiment le bon mot. Je dois me sentir... plus que satisfaite, je dois me sentir contente. Je dois être contente et nourrie par ce que je fais pour pouvoir continuer. Si je ne me sens pas nourrie, j'arrête en fait.

LB [00:37:05] Il y a une chanson qui m'a interpellée sur le deuxième album qui s'appelle "Triggers" qui est accompagnée d'un très beau clip car il y a aussi une dimension visuelle importante dans votre travail et qui raconte une histoire amoureuse entre deux femmes, qui finit mal. Cette chanson, c'est quelque chose qui est pas exprimé souvent dans la musique, les histoires d'amour lesbiennes sont assez ignorées par la pop culture...

ML [00:37:28] Mais il y a tellement de jeunes groupes français queers en ce moment, je suis tellement excitée !

LB [00:37:32] C'est vrai ?

ML [00:37:33] Y'a Christine and the Queens...

LB [00:37:34] Ah bah oui c'est vrai.

ML [00:37:36] Y'a Hyphen Hyphen, il y en a ! Il y en a beaucoup et je pense à des noms et juste je me dit : j'ai pas de faire de out... d'outer des gens.

LB [00:37:42] Oui bien sûr.

ML [00:37:42] Genre : "Tout le monde est gay !" "Ah euh" (Rires). Et du coup, pour moi, c'était normal et j'avais pas nécessairement peur de... J'avais un truc où j'avais vraiment rien à perdre et puis ceux qui m'aiment me suivent. Donc, si mes fans sont homophobes, j'ai pas envie d'avoir ces fans.

LB [00:38:10] Ouais !

ML [00:38:10] Tout ça c'était pas hyper difficile de faire ce choix avec Terence Nance qui a réalisé ce clip, qui a écrit et réalisé ce clip. Je suis encore amie avec la comédienne principale, qui est aussi une cinéaste...

LB [00:38:25] Incroyablement belle.

ML [00:38:29] Ja'Tovia, ouais ! Ja'Tovia, et en fait elle, elle fait vraiment du cinéma expérimental, magnifique, féministe, donc je conseille à tout le monde de checker son travail.

LB [00:38:37] Rappelez-moi son nom ?

ML [00:38:38] Ja'Tovia Gary.

LB [00:38:38] Ja'Tovia Gary, je le redis avec l'accent un peu français pour que les gens puissent noter.

ML [00:38:46] Et en fait, je l'ai rencontrée en personne et on s'est liées d'amitié et tout. Et quand Terence a écouté la chanson il a dit : "Mais c'est un peu fou, ce truc". Dans "Triggers" justement y a cette idée de dynamique de pouvoir qui est malsaine, qui fait en sorte que à un certain moment elle dit : "Écoute moi je... - le personnage, donc moi -, je vais te responsabiliser de la peine que tu m'as mise et je vais me suicider devant toi." Et c'est hyper mélodramatique et tout. Je l'ai écrit assez tôt. Le suicide reste un acte qui me fascine et pour lequel j'ai le respect, surtout pour l'euthanasie, en tant que quelqu'un qui a étudié l'éthique, j'ai énormément de respect pour les personnes qui s'euthanasient avec toute la tristesse que je comprends que ça peut porter pour les familles qui sont à côté. Mais je suis vachement fascinée par ça, c'est quelque chose qui traverse mon travail, notamment dans la pièce de théâtre,

pour le spectacle hybride "Et parfois, la fleur est un couteau"... Mes tatouages, j'ai au moins deux tatouages je ne me suis pas rendue compte, qui étaient des dessins de différents suicides : un tatouage de Kara Walker, un dessin de Kara Walker d'une petite fille qui s'immole, une petite fille esclave qui s'immole, pour détruire la marchandise. Et une autre, c'est le suicide de Cléopâtre. Parce que je travaillais sur Edmonia Lewis en Italie l'été passé et je voulais me rappeler de cette sculpture qu'elle a fait.

LB [00:40:12] Ouais. Bah peut-être, enfin je la gardais pour plus tard mais on peut peut-être commencer à...

ML [00:40:17] Je suis désolée je parle de manière très cyclique et du coup il n'y a pas de chronologie... Il n'y a pas de chronologie je suis désolée.

LB [00:40:23] Y a aucun problème ! C'est très agréable, il y a aucun soucis, tout est connecté donc ça fait sens. Mais voilà, vous avez fait un séjour à la Villa Médicis l'été dernier, vous avez exploré la figure d'Edmonia Lewis, qui est en fait une artiste du 19e siècle haïtienne-américaine. Elle était noire, elle était homosexuelle et elle était aussi crossed-dressed, je sais pas comment traduire...

ML [00:40:43] Cross-dresser, elle se travestissait.

LB [00:40:43] Elle se travestissait, voilà, en homme. Et elle était, voilà, elle était sculptrice à une époque où, aux Etats-Unis, l'esclavage était encore en vigueur, voilà on était quand même en train de se battre pour abolir l'esclavage. Et elle elle a réussi à avoir une vie d'artiste en Italie, à Rome et évidemment, elle a été oubliée. Et vous êtes allée sur ses pas la retrouver.

ML [00:41:02] Oui, et elle a été complètement effacée. C'est marrant parce que quand j'étais en Italie, je disais justement j'étais toute contente d'être en Italie et je lisais un article sur la manière dont Mussolini avait effacé la présence des Afro-italien-ne-s en Italie et j'étais là : "Nooooon" et du coup c'est hyper difficile, mais j'ai... mon projet a shifté un peu, je me suis dit : "Bon. Si ces Afro-italien-ne-s ont été effacé-e-s ou si ces personnes afro-descendantes qui vivent en Italie, qui vivaient en Italie à l'époque, ont été effacées, c'est à moi de trouver l'expérience d'une personne afro-descendante en Italie. Et du coup je me suis liée d'amitié, j'ai rencontré pas mal d'artistes, de gens créatifs noirs en Italie, dont deux haïtiennes-italiennes, une créatrice assez connue qui fait des vêtements écolo etc., Stella Jean.

LB [00:42:02] Ah ! Stella Jean, elle est géniale, j'adore son travail...

ML [00:42:07] C'est une femme incroyable.

LB [00:42:07] Qui utilise beaucoup le wax, mais d'une façon hyper contemporaine, elle est très très cool.

ML [00:42:10] Et éthique. Et elle a vraiment une éthique de travail vachement belle. Et on a... on a parlé une heure sur nos mères presque, parce que j'interviewais les gens, j'enregistrais, je les filmais. Je voulais savoir leur expérience de personne noire en Italie et l'expérience était assez similaire. C'était fou parce que du coup, je comparais un peu avec les journaux, les bribes que j'avais de lettres d'Edmonia Lewis qu'elle envoyait et c'était un peu la même chose, où les gens, les gens sont fascinés par l'étranger tant que l'étranger va partir. Et du coup c'est genre toujours : "Mais quand est-ce que vous allez partir ?" Et pour moi pour me sentir un peu en sécurité, j'ai pas senti... Je me suis toujours sentie comme un peu une touriste quand j'étais en Italie, voire un peu... Genre les gens un peu fascinés genre : "Oh c'est qui cette femme noire ? Qu'est-ce qu'elle fait ici ?" Mais je me suis dit que je me protégerais toujours en disant : "Don't worry I'm leaving, I'm leaving soon". Mais j'ai pas mal d'ami-e-s qui sont né-e-s et ont grandi, même ceux qui ne sont pas né-e-s, iels ont grandi, en Italie, iels ont le droit de vivre en Italie. Ce sont des vies assez intéressantes et la manière dont les gens ont de comprendre, de vivre le racisme n'est pas le même que vivre le racisme en France, n'est pas le même que moi j'ai vécu le racisme au Canada. Et donc c'est intéressant. Et j'espère y retourner pour finir de travailler sur Edmonia.

LB [00:43:45] Alors bah puisqu'on est arrivées là, on va poursuivre, on va tirer le fil, parce que de cette résidence vous avez tiré un spectacle qui s'appelle "Parfois la fleur est un couteau". C'est une épopée musicale afro-futuriste qui convoque la figure de Mamie Wata, une divinité qu'on retrouve à la fois dans la culture vaudou caribéenne et dans les croyances des pays d'Afrique de l'Ouest. Et dans ce spectacle, si j'ai bien compris, vous évoquez d'autres femmes oubliées par l'Histoire en fait, par exemple, je crois qu'il y a la figure de Jeanne Duval, qui apparaît... C'est un peu mélangé...

ML [00:44:15] C'est un peu mélangé !

LB [00:44:17] J'ai essayé de grapiller sur Instagram des trucs que je trouvais sous le hashtag.

ML [00:44:22] Ça reste très mystérieux, il faut que je démystifie un peu là... Il s'agit du conte d'une jeune esclave qui s'appelle Azubuike, et Azubuike ça veut dire, en Éwé ça veut dire "ton dos est ta force" genre "ton passé est ta force" et je trouvais ça vachement beau et parfait pour ce que je voulais raconter. C'est l'histoire d'une jeune esclave qui se retrouve poussée, séduite et qui se rend compte qu'elle est emprisonnée au château à Cape Coast, qui est au Ghana actuel. Un château où il y a la porte du non-retour, où les esclaves... d'où partaient les esclaves. Et j'avais une très bonne expérience au Ghana, où les gens... c'était le premier pays où les gens me disaient que je leur appartenais. Genre : "Tu viens d'ici." Et je me disais : "Wahou, même pas en Haïti les gens me disent ça c'est fou". Et les ghanéens étaient persuadés que j'étais ghanéenne. Même pour les gens qui... J'ai des amis, qui sont qui sont nés en France, d'origine ghanéenne ou en Angleterre, et tout le monde les appelle "blofonio", "sachant" parce que la manière dont ils marchent, etc, ils disent : "Non non toi t'es née ailleurs". Les gens pensaient que j'étais née au Ghana, ce qui me faisait... Ça me faisait un peu la tremblote un peu. Mais du coup j'avais une bonne expérience et je me suis dit je vais intégrer ça dans quelque chose que j'écirai à l'avenir. Cinq ans plus tard, j'ai écrit cette pièce. Et c'est pas vraiment une pièce, c'est un spectacle hybride. Ce sont des chansons que j'avais pensées, qui sont du coup autour de cette Azubuike qui, juste au moment de franchir cette porte, en fait le panthéon des esprits des eaux lui propose de se noyer. Encore le suicide... Lui propose de se noyer afin de devenir Mamie Wata et de s'assurer que les esclaves qui partent avec la traversée se souviennent de leurs cultes, de leurs rites, de leurs traditions. Et grâce à elle, les esclaves se souviendront assez de pouvoir créer le vaudou haïtien qui est connecté au vaudou d'Afrique de l'Ouest. Le truc qui est marrant aussi qui m'a intéressée avec la Mamie Wata, c'était l'idée de la muse. Et je voyais que Mamie Wata et la sirène dans le vaudou haïtien étaient à peu près la même et je voulais vraiment avoir quelque chose d'une muse qui inspire les artistes. Et en fait, qui se venge. Parce que la Mamie Wata elle se venge souvent quand on ne fait pas ce qu'elle nous dit de faire. Et du coup, Azubuike elle saute d'un corps à un autre, d'un corps d'une muse à une autre. Et quand les artistes ne peignent pas, n'illustrent pas exactement la vérité - parce qu'elle fait en sorte qu'ils se souviennent de leurs vies passées et, du coup, qu'ils arrivent à peindre, de leurs souvenirs, de l'inspiration - et quand ils ne peignent pas de l'inspiration, ils peignent quelque chose d'autre qui n'est pas vrai - parce que la vérité, pour elle, c'est important -, elle les tue. Il y a beaucoup de moi dans ce spectacle. Il y a beaucoup de pensées générales sur le corps de la femme noire. Le corps de la femme en général dans le monde de l'art. L'art plastique, la création par les femmes. Et